

Longfellow, une appréciation d'un écrivain français, écrite il y a quelque trente ans, et je la cite parce qu'elle vient de Philarette Charles. Celui là même qui fit un grand pas de clerc quelques années plus tard, en représentant les Canadiens un peu comme des sauvages, et qui s'attira une réclame, une charmante lettre en vers de Phon. P. J. O. Chauveau, qui eut tant de succès en France.

Voici comment s'exprime le savant critique :

Comme idylle américaine, le poème de Longfellow est admirable ; ce qui manque à son œuvre, c'est la passion. La peinture de l'amour des fiancés, la naissance et le progrès de cette affection mutuelle ne sont point indiqués. Il semble que toute l'ardeur d'inspiration dont l'écrivain dispose ne puisse s'épancher que sur le pays même et n'ait d'un sincère que cette nature sublime et vierge qui l'environne.

Il y a un peu de vrai dans cette critique, mais si peu, que cela ne vaudrait pas la peine d'en parler et il eût mieux valu pour M. Philarette Charles s'en tenir au commencement et dire tout simplement que l'idylle de Longfellow est vraiment admirable.

\*.\* Achintre, cet excellent écrivain et ce bon ami que nous regrettons, a écrit en 1885, dans la *Presse*, un excellent article sur l'hôpital Notre-Dame, ses commencements difficiles, son peu de ressources, ses espérances, ses efforts et même ses succès, car la grande Kermesse de 1884, fut un véritable événement dans l'histoire des fêtes de charité, et son résultat fut remarquable entre tous, puisqu'il se traduisit par un bénéfice net de \$12,022.89.

Je me souviens qu'Achintre en écrivant cet article nous disait : " L'hôpital Notre-Dame ! je le connais un peu maintenant, mais je crois bien que je ferai plus ample connaissance encore avec cet établissement... j'y mourrai."

Nous le plaignions, nous voulions chasser ces idées noires, mais le pauvre garçon connaissait son mal, il savait qu'il était atteint d'une maladie terrible qui ne pardonne guère, le diabète sucré, et après un moment de tristesse accablante il relevait la tête et nous disait en souriant :

— Mes amis, je sais à quoi m'en tenir, je fais plus de sucre en une journée que n'en fera jamais l'usine de Berthier.

Et il écrivait toujours.

Les derniers mots de son article sont ceux-ci qu'il avait empruntés au bon Lafontaine :

« Petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie. »

Il mourut, un an plus tard, dans ce même hôpital, en faisant sa paix avec l'Eglise et en remerciant les bonnes Sœurs qui l'avaient soigné avec tant de zèle et de dévouement.

\*.\* Depuis qu'Achintre a disparu, bien des changements, des améliorations et des agrandissements ont été faits dans cette institution si utile.

Voici quel en est le personnel religieux actuel. Chapelain : M. l'abbé LaTraverse.

Hospitalières : les Révérendes Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal (Sœurs Grises).

Sœur Stubinger, supérieure.

Sœur Olier, assistante.

Sœur Grandin, Sœur Charpentier, Sœur Tracey, Sœur Dubord, Sœur Lanthier, Sœur Desrosiers, Sœur Lamoureux, Sœur Saint-Philippe, Sœur Marchand, Sœur Marie du Sacré Cœur, Sœur Saint-Antoine, et. En tout, dix-sept Sœurs restant dans la maison, mais tous les soirs deux Sœurs de la maison-mère viennent veiller pendant la nuit.

Vingt femmes et dix-huit hommes complètent le personnel.

Grâce à l'obligeance des docteurs E. P. Lachapelle, A. T. Brosseau, H. E. Desrosiers, A. Lamarche, A. A. Foucher et M. T. Brennan, j'ai pu visiter dernièrement en détail l'hôpital depuis qu'il a été agrandi, et si une brève description ne vous effraie pas trop, je vais vous donner le résultat de cette visite.

\*.\* Trois dispensaires spéciaux sont attachés à l'établissement : un dispensaire d'électricité sous la direction du Dr A. D. Beaudry, pour le traitement des maladies nerveuses, des affections rhumatismales, etc., c'est le seul dispensaire complet

de ce genre qui existe à Montréal ; un dispensaire pour le traitement des maladies des yeux et des oreilles, sous la direction du Dr A. A. Foucher, et un dispensaire pour le traitement des maladies des enfants, dirigé par le Dr S. Lachapelle

M. Foucher est élève des célèbres Drs Wecker et Landolt, de Paris.

Le personnel médical se compose de vingt-six médecins, mais je crois devoir vous faire remarquer une chose, c'est que l'Hôpital Notre-Dame est le seul établissement de ce genre où les malades privés ont le droit de se faire soigner par leur médecin, qu'il appartienne ou non à l'institution.

Les chambres privées de l'hôpital sont larges, spacieuses, bien aérées et meublées avec une sorte de luxe qu'on ne trouve que rarement dans un établissement hospitalier.

\*.\* Le Dr E. P. Lachapelle, est le surintendant de la maison, c'est-à-dire qu'il a accepté la lourde charge de surveiller les moindres détails, d'avoir l'œil à tout, et c'est à lui que l'on a recours quand surgit la moindre difficulté.



Dr E. P. Lachapelle

Toujours prêt, il écoute, avec une patience admirable les réclamations des malades (il y en a rarement, les doléances des dames patronnesses qui voudraient toujours améliorer, et les plaintes du trésorier, dont la caisse est toujours vide, car les besoins aug-

mentent tous les jours.

Beaucoup de personnes se figurent que l'Hôpital Notre-Dame est une corporation religieuse, mais c'est une grande erreur, c'est une corporation purement civile qui ne compte que sur la charité publique pour subsister, et c'est pourquoi vous lisez souvent dans les journaux les appels que l'on fait aux personnes charitables.

C'est ainsi qu'en ce moment même la maison se trouve endettée de plus de \$15,000, qu'il faudra trouver pour payer les améliorations que l'on vient de faire, et grâce auxquelles l'hôpital a été presque doublé.

\*.\* L'espace me manque aujourd'hui pour entrer dans les détails d'une description que je vous avais promise tout à l'heure, mais je reviendrai plus tard sur ce sujet, intéressant à plus d'un titre.

On se demande en ce moment ce que l'on pourrait bien faire, quelle fête on pourrait organiser pour amener des fonds à la caisse, car compter tout simplement sur la générosité spontanée et le bon cœur de l'humanité serait certainement s'exposer à faire fausse route.

La Kermesse a très bien réussi, mais il faudrait du nouveau maintenant.

Si j'avais voix au chapitre, je proposerais de prendre cette année le Jardin Viger pour théâtre de la fête, la fête des fleurs, que l'on pourrait organiser à peu de frais comme la chose s'est faite à Paris, il y a quelque temps.

On mettrait à sac tous les jardins du pays, on établirait des tentes, des maisonnettes, des boutiques etc etc ; enfin, l'imagination aidant, on pourrait arriver à produire des merveilles... payantes.

Mais je n'ai pas voix au chapitre.



En politique prévoir est bien ; prévenir est mieux ; réussir est tout.—OSCAR DUNN.

Il est rare de trouver des terres qui ne produisent rien. Si elles ne sont pas chargées de fleurs, d'arbres fruitiers et de grains, elles produisent des ronces et des épines. Il en est de même de l'homme : s'il n'est pas vertueux, il devient vicieux.—LABRUYÈRE.



UN DUO

A. L. L. MAILLET

La nuit d'hiver déjà descend. . . . .  
La neige tombe, fine et drue  
Et sous ses flocons le passant  
Semble un spectre blanc dans la rue.

Mais le vent se tait, cependant ;  
Et, sous la lumière électrique  
Dont le beau reflet vif, ardent,  
Fait flamboyer les murs de brique,

Une bande d'enfants flâneurs  
Ecoute, charmée, ébahie,  
Les accords qu'aux gais promeneurs  
Jette un orgue de barbarie.

Ces sons, plus ou moins argentins,  
Sont vendus sous les ciels sans lune  
Par deux pauvres Napolitains :  
Un beau blond, une belle brune.

Le mari, l'air fier, résolu,  
Tourne, distrait, la manivelle  
Du vieil orgue d'où sort moulu  
Le grain d'or de la tarentelle.

Et l'épouse, en guêtant les sons,  
Lève un œil noir si plein de flammes  
Qu'elle met sans dessus dessous  
Le cœur des hommes et des... femmes.

Elle amène au moulin de l'eau,  
Avec son patois qui roucoule,  
Et la recette, au tremolo  
De l'orgue essoufflé, coule, coule.

Et, pendant que l'Italian  
Dévide ses sons, dans la neige  
Dont les flots couvrent tout son bien,  
Il songe au pays du Corrège.

Il songe aux marbres, aux saphirs  
Réflétant les feux du Vésuve,  
Et l'essaim des vieux souvenirs  
Verse dans son cœur son effluve.

Il rêve. Dans le lointain clair  
Apparaît pour lui l'Italie  
Le front ceint d'un bandeau d'éclair. . . .  
Et sa main quelquefois s'oublie.

L'esprit plongé dans l'infini,  
Il voit Naples, Rome et Venise,  
Et ses amis, lazaroni  
Couchés sous un soleil qui grise.

Il voit un ciel étincellant  
Embraser le golfe de Gènes  
Oh, le soir, le flot indolent  
S'endort aux refrains des sirènes.

Il entend des chants familiers  
Sur les lagunes que sillonnent  
En tous sens les bruns gondoliers. . . .  
Et ses membres soudain frissonnent.

Il rêve, morose, abattu,  
Le poing appuyé sur la hanche.  
Il rêve, et l'instrument s'est tu.  
Il rêve, et sa tête se penche.

Et, quand un oisif fait de l'œil  
A la sémillante quêteuse,  
Au lieu d'en prendre de l'orgueil,  
Elle en est chagrine, honteuse.

Au lieu de sourire gaiement,  
Quand parfois quelqu'un la taquine,  
Elle cache son front charmant  
De son châle ou de sa basquine.

Au lieu d'avoir un air joyeux,  
Quand l'or tombe à son escarcelle,  
Elle a des larmes dans les yeux,  
Et nul n'est plus morose qu'elle ;

Car elle songe qu'au départ,  
Le matin, toujours elle laisse  
Son enfant aux bras du hasard,  
Ce vieux nourricier sans caresse ;

Car elle craint qu'en arrivant  
Le soir dans le grenier maussade,  
Où le petit est seul souvent,  
Elle ne le trouve malade.

